

CATHERINE RADOSA

Portfolio

[Site web](#)

[Vimeo](#)



RUES DE LA FRATERNITÉ-E (performance participative, installation visuelle et sonore, Place de la Fraternité, Montreuil, Nuit Blanche 2023).

TRAVAIL ARTISTIQUE

Catherine Radosa travaille au croisement des lieux et des images, des paroles et des situations, qu'elle les rencontre ou les provoque, souvent dans l'espace public, notamment par la vidéo-projection à l'échelle de l'architecture, l'installation, la performance. Ses œuvres, souvent contextuelles et participatives, interrogent les représentations individuelles et collectives au sujet des frontières, de la mémoire, de l'environnement, du genre.

Entre enquête et rêverie, par le montage d'images, de voix, de contextes et de moments, elle construit des figures de témoins collectifs qui touchent à l'esprit des lieux (Prague, Paris, Lima et nombreuses autres résidences et invitations) et du moment, avec une distance qui lui est propre, sensible sans effusion, directe, délicate, grinçante parfois.

Selon les pièces, elle emprunte et croise plusieurs langages. Ses œuvres sont souvent processuelles et de long terme, composant avec des rencontres, des actions participatives et des performances à l'échelle du paysage et de l'architecture, mais aussi des films pour la projection en salle, la diffusion sur écran, pour des dispositifs d'installation, des images pour l'impression et l'édition, des pièces sonores pour installation ou diffusion radiophonique.

Christophe Domino, critique d'art

Catherine Radosa, l'artiste franco-tchèque, travaille au cœur des territoires, explorant des lieux porteurs d'histoires passées et présentes, des lieux marqués par leurs fonctions sociales essentielles : espaces publics, anciennes usines, terrains agricoles menacés, monuments historiques, ... Prenant corps dans la rencontre et l'immersion sur le temps long, son travail est celui du processus et de l'expérimentation collective. Catherine Radosa s'attache ainsi à donner la parole aux habitant·e·s des espaces avec lesquels elle travaille. Au travers des recherches, rencontres et actions qui composent ses œuvres, elle crée de nouveaux lieux de réflexion critique.

tadeo kohan & simona dvorak, curateur·ice·s
(extrait du texte parru dans le catalogue d'exposition «Actes de langage», 2023)

BIOGRAPHIE (résumé)

Le travail de Catherine Radosa, l'artiste franco-tchèque, est montré à l'échelle internationale depuis plus de dix ans. Elle a contribué à des **expositions personnelles**, par ex. Maison POP (Montreuil, 2023), Pragovka Gallery (Prague, 2021), Valimage (Beaugency, 2016), Galerie Gabrielle Maubrie (Paris, 2013), à des **expositions collectives**, par ex. BIENAL SUR en Argentine et en Uruguay (2021), Fondation Fiminco/Photo Days (Paris, 2021), la supérette - maison des arts de malakoff (2020), Centre de la Photographie de Genève (2016/2019), Videoformes (Clermond-Ferrand, 2017), DOX (Prague, 2014), à **des festivals**, par ex. Centre Pompidou (Paris, 2022), Projector (Madrid, 2019/2021), Rencontres Internationales Paris/Berlin/Madrid au Palais de Tokyo et à Haus der Kulturen der Welt (2012/2013), Côté court (Pantin, 2009), à des **expositions dans l'espace public**, par ex. *Monument pour sorcière*, Luxfer Gallery (Rèp. Tchèque, 2019), *Rues de la liberté* (Movimenta, Nice, 2017), *Piazza Fantasma* (Destinazione Piazza Sardaigne, 2014), *Nuit Blanche* (Paris, 2011, 2013, 2023).

Catherine Radosa est membre et co-coordinatrice du [The Crown letter project](#) - une plateforme ouverte et internationale pour la libre expression d'artistes femmes - créée par Natacha Nisic en avril 2020. Elle est également membre de l'[Initiative for Practices and Visions of Radical Care](#) portée par Nataša Petrešin-Bachelez, Elena Sorokina et Simona Dvorak. Entre 2017 et 2020, avec le [Collectif W](#) (Pantin), Catherine Radosa a initié et co-réalisé nombreux projets, dont un cycle de recherche, d'expositions et de résidences d'artistes entre la France et la République Tchèque, soutenu par l'Institut français ([Résidences sur mesure, 2019](#)).

Diplômée de la Sorbonne (Arts & Sciences de l'art, licence en 2009) et de l'École supérieure d'art et de design TALM-Le Mans avec félicitations du jury à l'unanimité en 2012, elle est née en 1984 à Prague et vit à Paris.

RUES DE LA FRATERNITÉ · E

Réalisé dans le cadre de la résidence de création d'un an (2023) à la Maison Pop et du projet curatorial du cycle *actes de langage* des commissaires d'exposition simona dvorák & tadeo kohan.

- Performance participative et installation sonore et visuelle dans l'espace public, Place de la Fraternité, Montreuil, Nuit Blanche 2023.
- Film (65', HD, couleur, son 5.1)
- Installation multimédia : 10 banderoles textuelles (longueur 3m50, largeur entre 1m et 1m50) ; 4 sculptures sonores diffusant une bande son (65')
- Pièce sonore radiophonique (65', stéréo)

Note sur le projet par tadeo kohan & simona dvorak, curateur·ice·s

En 2013, Catherine Radosa entame le premier volet d'une future trilogie liée aux topographies urbaines et à leur nom. Explorant les fractures, histoires et représentations collectives des mots « égalité », « liberté » et « fraternité », cette trilogie se compose d'une série de performances filmées, de rencontres et de situations collectives dans l'espace public.

En 2023, en lien avec les habitant.e.s, les structures associatives et la topographie du territoire de Montreuil, *Rues de la Fraternité* propose de déployer, d'interroger, de s'approprier, d'actualiser, de mettre en mouvement le mot « fraternité ». Dans une approche profondément féministe, politique, située et collective, ce projet constitue le résultat sonore et visuel des recherches, entretiens, réflexions de l'artiste. Catherine Radosa y déploie une polyphonie de paroles et de voix : les témoignages de dix-sept femmes montreuilloises (activistes, artistes, historiennes, juristes, lycéennes, habitantes) interrogeant les représentations et les alternatives au terme symbolique et genré « fraternité ».

Synopsis du film

Au gré de leur déambulation dans les rues de Montreuil, entre manifestation désinvolte et procession joyeuse, une cinquantaine de personnes défilent, soutenant des banderoles. On suit leur parcours qui fait une boucle au départ de la Place de la Fraternité pour les y ramener, en passant par les rues de la Liberté, de l'Égalité et de l'Avenir. Là, ils dressent les banderoles porteuses d'inscriptions, de mots qui bientôt flottent au vent. Puis ils s'installent sur la place devenue lieu d'écoute partagée par cette occupation artistique. Des voix se font entendre : on prête l'oreille. Dix-sept voix se croisent, se succèdent, voix de femmes qui déclinent alors le mot « fraternité » dans une polyphonie de paroles émancipées : elles ouvrent autant de perspectives plurielles, interdisciplinaires, intersectionnelles. Off, elles se superposent à une multiplicité de visages à l'écoute ; elles projettent des possibilités de portraits fluides, elles ouvrent une thèse populaire et féministe. La nuit tombe, les passants vont et viennent. Des hypothèses, des souvenirs, des affirmations ; la grammaire, la loi, l'histoire ; des demandes, des parcours, des protestations, des personnages ; la fraternité se féminise. Les paroles arrosent la place et l'eau nourrit de fragiles fictions végétales. De récits en idées, pour les ils, les elles et les autres, la Place de la Fraternité s'agrandit et se verdit d'un peu.

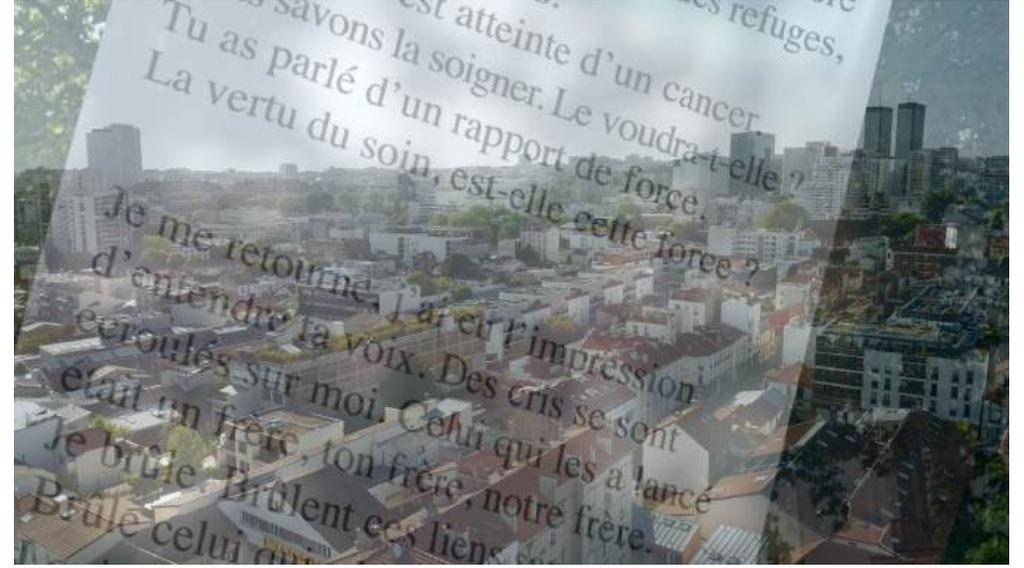


[PLUS D'INFO / BANDE ANNONCE DU FILM](#)

Extrait du catalogue "Actes du langage" de simona dvorak & tadeo kohan joint à la fin du dossier.





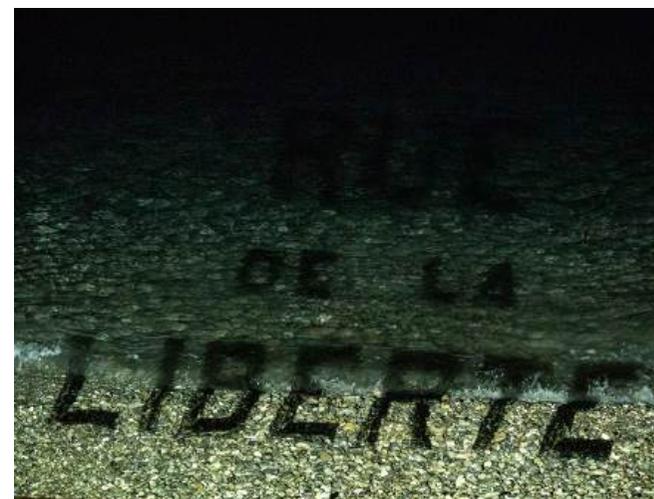


RUES DE LA LIBERTÉ

Intervention dans l'espace public / Vidéo 4K sonore avec paroles (12') / Série photographique, (2017/2018).

Tournage réalisé à l'occasion de la résidence de création à Nice, sur l'invitation de l'Éclat et de Mathilde Roman (critique d'art et commissaire d'exposition), dans le cadre de *Movimenta*, en collaboration avec la PJJ (Protection judiciaire de la jeunesse) de Nice.

Rues de la liberté parcourt la ville de Nice avec une image projetée de la plaque de la «Rue de la Liberté» entre deux points topographiques liés par leur nom : la rue de la Liberté (quartier Jean-Medecin) et le pont de la Liberté (quartier Ariane). Au gré des rues, l'image se superpose aux réalités et matières différentes de la ville, les révèle par la lumière, les recadre, glisse d'une surface à l'autre, devient un guide du regard sur la peau urbaine, ses plis, ses signes et signaux, ses cicatrices, ses zones de sensibilité. Par la rencontre avec des lieux, des passants et des jeunes issus de la PJJ qui participent au projet, l'œuvre interroge, par l'image comme par la parole, les représentations personnelles et collectives de la liberté et de ses fractures dans le tissu urbain comme dans les esprits.



[Lien vidéo \(mdp.radosa\)](https://mdp.radosa.com)

Série photographique

RUES DE L'ÉGALITÉ

Performance dans l'espace public, impression sur tissu, vidéo HD 7'54", série photographique, 2013.

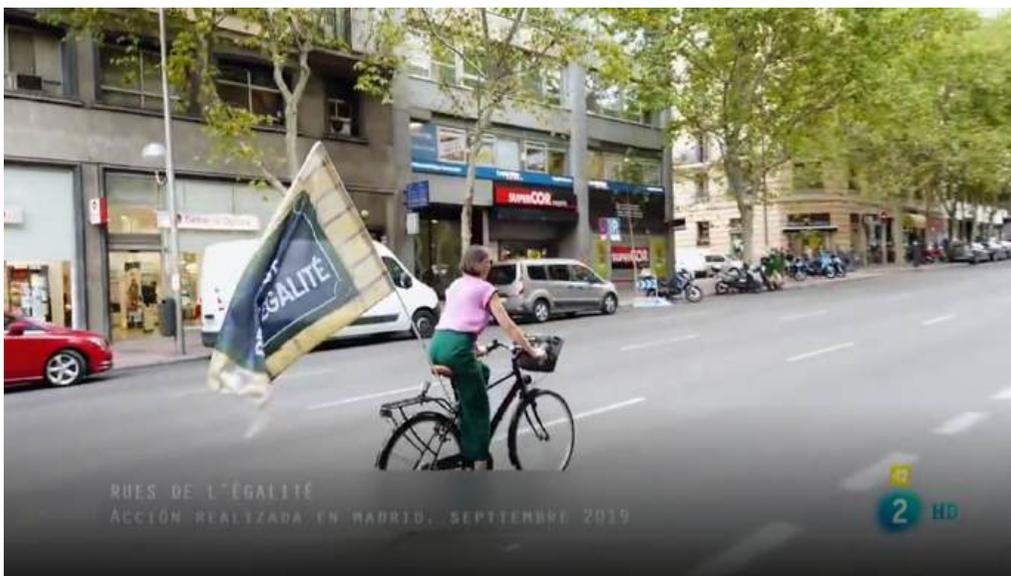
Sur son vélo, l'artiste entraîne un grand drapeau qui porte l'image d'une plaque de rue parisienne : *Rue de l'égalité*. L'image suit sa course dans Paris, manifestation solitaire ou promenade rêvée. Le drapeau, ancré dans la réalité de la ville, laisse les passants perplexes, interrogatifs, graves et amusés devant cette forme dynamique et mobile d'identité topographique et culturelle partagée.



Vidéogramme

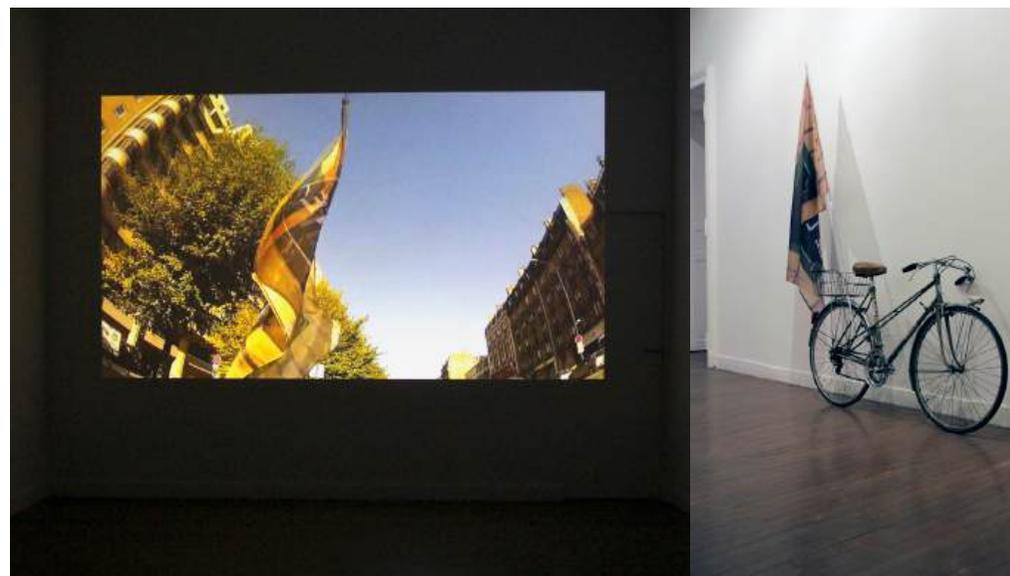


Vidéogramme



Performance réalisée à Madrid, sur l'invitation de Projector (2019), vidéogramme tiré d'un reportage TV.

[Extrait vidéo](#)



Vue de l'exposition personnelle *À quoi pesez-vous ?* à la Galerie Gabrielle Maubrie (Paris, 2013/2014).

COMPAGNE DE PARIS, PAYSAGE TRIANGULAIRE (Projet en cours, 2017-2024)

Film performé (évolutif, actuellement 58', 4K 4096 × 2160 px, sonore) ; installation multimédia ; série photographique ; peinture (1,5 × 10 m) ; actions participatifs *in situ*.

« Campagne de Paris, paysage triangulaire » est un projet processuel de long terme entre photo, vidéo, performance, happening, installation et écriture. Il se construit sur une longue période d'immersion *in situ* (depuis 2017), de rencontres, de tournages et de documentations, d'actions participatives et de recherches pluridisciplinaires entre l'art, l'agriculture, l'écologie et l'urbanisme.

Nous sommes sur le Triangle de Gonesse - un paysage disputé, une vaste aire agricole dessinée par les autoroutes, les aéroports et autres marques de l'étalement urbain, aux franges de la région parisienne, au-delà de sa banlieue nord qu'absorbe le projet Grand Paris. Divers projets, abandonnés (mégacomplexe EuropaCity) comme prospectifs (station de métro ; projet agricole alternatif CARMA), confrontations de mondes et de visions, entre l'urbanisation et l'agriculture périurbaine, dessinent les devenirs contradictoires de ce paysage.

Je crée progressivement une archive multimédia autour de ce lieu, afin de formuler sa cartographie sensible, dynamique et stratifiée, sa mémoire et son actualité. Par l'enquête et l'immersion, en filmant régulièrement, en organisant des ateliers et des performances participatives, des actions de terrain, je m'attache à divers éléments, faits et personnages qui traversent ou habitent cette zone à différents moments. J'écris un journal de tournage nourri des rencontres, des témoignages, de mon propre vécu du lieu. J'y sème des graines et je documente la transformation de la flore d'une saison à l'autre. Je constitue un herbier de « plantes résistantes ». Je conçois des expérimentations d'atelier en transformant des matières et des traces (terre, graines, végétations, minéraux, bois) par l'infusion, par l'empreinte, par la culture.



Photographie de l'action performant une peinture de Catherine Radosa, avec Nathan André, Christophe Domino, Simona Dvořák, Tania Gheerbrant lors de la Zadimanche sur le Triangle de Gonesse, juin 2021.

De cette action résulte également la vidéo "[Plantes résistantes](#)". (mdp : radosa)



Vidéogramme (montage - début des travaux de la construction de la ligne 17 dans le cadre du Grand Paris / ZADimanche, avril 2021).



Vidéogramme (février 2021, Bernard Loup, président du Collectif pour le Triangle de Gonesse)



Vidéogramme (mai 2022, Triangle de Gonesse)



Vidéogramme (montage, mai 2022, Triangle de Gonesse)



Photographie de la vidéo-projection sur les terres extraites du sol du chantier (11, 2022, Triange de Gonesse)



Vidéogramme (*Plantes résistantes II* - intervention participative *in situ* sur le Triangle de Gonesse le 8 mai 2022 à l'occasion du rassemblement citoyen organisé par le CPTG - série d'objets photographiques implantés collectivement dans le paysage)



Plantes résistantes II - intervention participative *in situ* sur le Triangle de Gonesse le 8 mai 2022 à l'occasion du rassemblement citoyen organisé par le CPTG, série photographique et installation.



Témoins – Nous – Persistence (photographie et photomontage réalisée avec des arbres abattus et découpées sur le site du Triangle de Gonesse, mars 2023)



Carte-vidéo réalisée avec des élèves de l'École MalalaYousafzai (Aubervilliers) dans le cadre de l'atelier *CULTURE(S) DE DEMAIN* de la *Fabrique du regard* du centre d'art *LE BAL* (2018), vidéogramme.



Film performé dans le cadre de l'exposition *The Crown Letter* (Photo Days, Fondation Fiminco, novembre 2021).
Photo : Lucie Cermakova



Film performé/débat à la *Maison de l'ours* (Paris 18ème, juin 2021). Sur l'invitation de *Kristina Solomoukha&Paolo Codeluppi*, et de la curateure *Simona Dvorak*. La situation a rassemblé des membres du Collectif CPTG, des artistes, des theoreticien e s, des passant e s.



Happening collectif sur le Triangle de Gonesse (2021).



Présentation sur l'invitation de *l'Initiative for Practices and Visions of Radical Care* dans le cadre de la *Documenta 15 CAMP notes on education* (le 14 Juillet 2022 à Kassel).



ECHO DE L'APRÈS DEMAIN (OZVENA POZITRI)

Performance *in-situ* dans l'ancienne usine du secteur automobile Praga datant de la Première République tchécoslovaque, aujourd'hui Pragovka Art District (le 18.9. 2021 à Prague).
Captation vidéo de la performance, vidéo 4K, 19'13" ; série de bougies originales en forme de château d'eau (architecture existe sur le site) ; impression image d'une archive trouvée.

Plus de trois ans d'intérêt pour le site de l'ancienne usine ont abouti à une performance contextuelle dans l'espace de l'ancienne cantine de Pragovka. Ce n'est pas un hasard si Catherine choisi d'intervenir dans un lieu qui, outre sa fonction de cantine d'usine, remplissait également une fonction culturelle et d'activisme politique (n'oublions pas qu'après 1989, elle a cessé de remplir cette fonction). Depuis la scène, l'artiste prend le rôle d'un personnage et nous livre un texte qui s'appuie sur des recherches menées depuis 2018, mêlant hardiment faits et fiction, des scènes du futur, du présent et de versions différentes et plausibles du passé dans un réalisme magique, ou si vous préférez, mystificateur, de l'écho de l'après demain. Les lapins prennent le rôle des salamandres, et bien que certaines données soient absolument correctes, nous exporterons du dioxyde de carbone à l'avenir. L'impulsion pour ce spectacle est venue d'un ticket déjeuner que l'artiste a trouvé dans le Hall 19, construit selon le plan de l'architecture nazi, après la guerre, par le régime communiste, et aujourd'hui classé monument historique. La présentation scénique avec la disposition des tables avec des bougies en forme de cheminée également encore présente sur site, a conduit les spectateurs à la cérémonie d'un dîner, pour être ensuite trompés, car aucun dîner n'a eu lieu, tout comme le/la propriétaire du ticket de déjeuner trouvé n'a jamais pu le consommer.

Lucie Novackova (curatrice)



[+ INFOS / Vidéo sur Vimeo](#)

Photo : Lukas Cetera

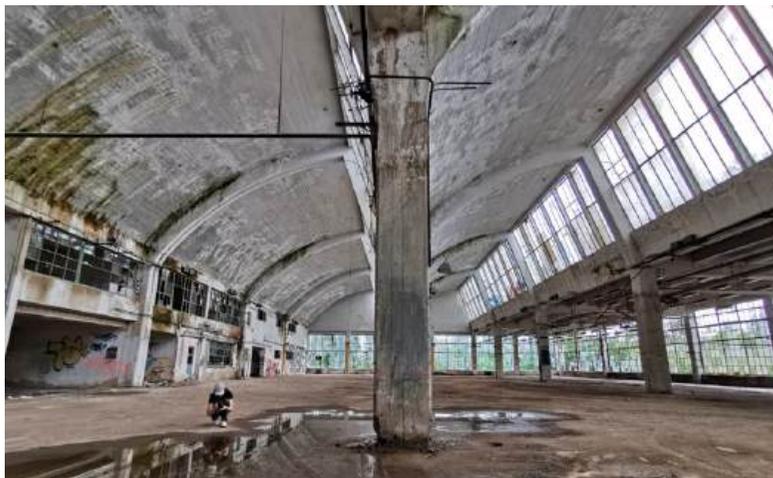
ENTREES EXTRAORDINAIRES IV (MIMORADNE VSTUPY IV)

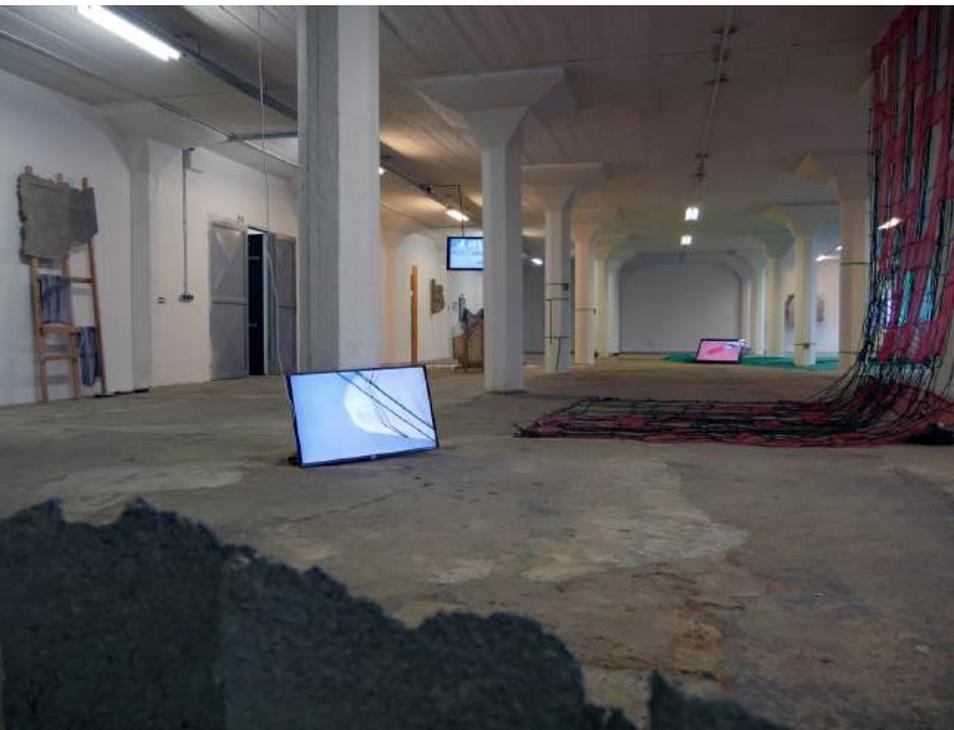
Co-création et co-commissariat avec le Collectif W.

L'initiative de Catherine Radosa, avec le soutien de Pragovka Gallery (Prague) et de l'Institut français "Résidences sur mesure, collectifs d'artistes : les lauréats 2019".

Résultat d'une recherche collective d'une année et d'une résidence d'un mois sur le site, *Les Entrées Extraordinaires IV* est une réaction au contexte de Pragovka, ancienne zone industrielle en transformation. Aujourd'hui, temporairement et partiellement, un lieu d'art et de création au sein d'une large zone en chantier avec des halls d'usines classés monuments historiques et d'autres récemment démolies, les transformations qui y sont visibles au quotidien convoquent le passé ouvrier, un rêve immobilier et diverses visions de la ville de demain.

Collectif W : Sylvain AZAM, Ana BRAGA, Fanny CHÂLOT, Judith ESPINAS, Sophie LAMM, Yannick LANGLOIS, Céline NOTHEAUX, Catherine RADOSA, Clément ROCHE, Giuliana ZEFFERI, guest : Ondřej HOMOLA





La résidence de recherche et l'exposition ont été envisagés comme un processus protéiforme, comme une rencontre expérimentale de gestes artistiques et du lieu., transformant des matériaux trouvés sur place. Plusieurs formes et moments performatifs et participatifs, interventions *in situ* et l'exposition finale ont ponctué le projet.

Le finissage de l'exposition a été conçu comme une performance participative. Le geste consistait à défaire l'exposition, en redéposant dans le sol les éléments de l'exposition.

Ainsi le sol de cet ancien site industriel en pleine transformation, entre lieux d'art, lieu de mémoire, terrain de la spéculation immobilière, garde cette valeur artistique comme une des strates de sa mémoire archéologique.



COLONNE / RÉVOLUTION

Installation (2015/2021) :

1/ projection de 3 vidéos (sur mur, sur sol, sur mur/sol) - 2 vidéos de 11' en boucle, en rotation de 360° (diam. environ 2 m) - 1 vidéo-animation 3D, 40'' en boucle (dimension environ 2x2m)

2/ bande son (stéréo spatialisé, 47')

Musique : Opac Helmet (Sylvain Azam)

Voix : Sarah Aguilar (*L'imaginaire de la Commune* de Kristin Ross, avec des citations d'Elisée Reclus, de Georges Jeanneret, d'Elisabeth Dmitrieff, du *Manifeste de la section parisienne de l'Association internationale des travailleurs* publié dans le *Réveil*, de Gustave Lefrançais, d'Henri Bellenger, du *Manifeste de la Fédération des artistes*, du *Journal officiel de la Commune*, de Paul Lafargue, de William Morris, de Karl Marx, d'André Léo et Benoît Malon, de Pierre Kropotkine) ; Laura Brunellière (*Correspondances de Gustave Courbet*) ; Judith Espinas (*Fédération des artistes de Paris, avis aux artistes*, Eugène Pottier) ; Tessa Volkine (Procès de Louise Michel)

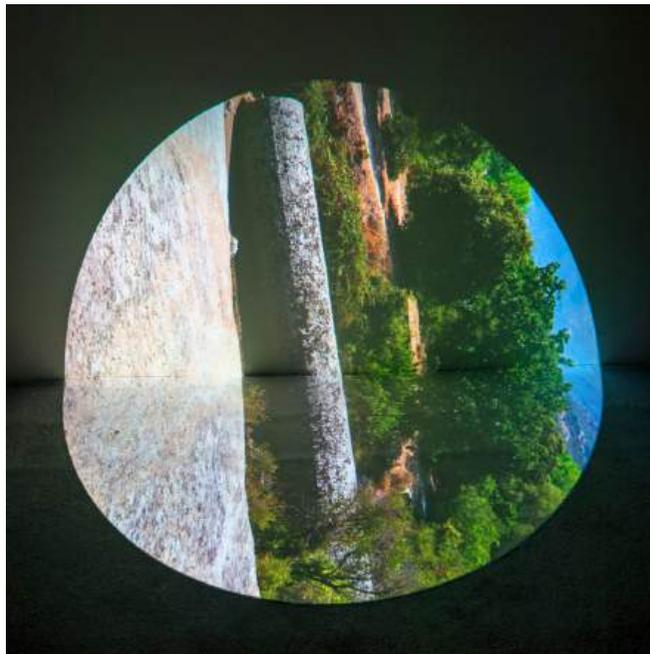
Colonne/révolution poursuit un travail autour du monument qui associe des images en mouvement, du texte et de la voix pour une dérive construite dans l'espace comme dans l'imaginaire public. Forme attachée au monument, la colonne est ancrée dans la culture, avec l'autorité de la verticale. La sculpture minimale a contribué sur le plan formel à la critique moderne de ses fonctions idéologiques. Entre architecture et statuaire, elle s'inscrit comme représentation collective souvent conflictuelle et antagonique, entre élévation et chute. La Colonne Vendôme à Paris n'a pas fini d'incarner cette versatilité, physique comme symbolique.

Les trois séquences vidéos projetées dans l'espace montrent trois colonnes en mouvement perpétuel entre la verticale et l'horizontale, en révolution : la colonne Vendôme le 16 mai 1871 (animation 3D réalisée librement à partir de photographies d'archive et de gravures de l'époque), son double de granit abandonné en Corse sur le lieu de son extraction depuis 1839, et telle qu'elle se présente aujourd'hui à Paris. Ces plans-séquences se trouvent dans un rapport complexe, a priori contradictoire, entre la fixité et le mouvement. Le corps et le regard expérimentent une relation singulière à l'échelle, à la mobilité, au choix des points de vue, au temps.

La partie sonore de l'installation est un montage d'une création musicale originale et de voix qui font entendre le contexte de la Commune de Paris au travers une sélection de textes et d'archives (interprétés par des artistes et des actrices), où l'esprit révolutionnaire s'est appuyé notamment sur la liberté artistique et l'égalité de genres, de classes, d'accès à la culture et à l'éducation. La boucle historique entre trois états du monument se constitue entre documentation et fiction, entre mémoire et présence, une distance qu'entretient la liberté de parcours du visiteur.



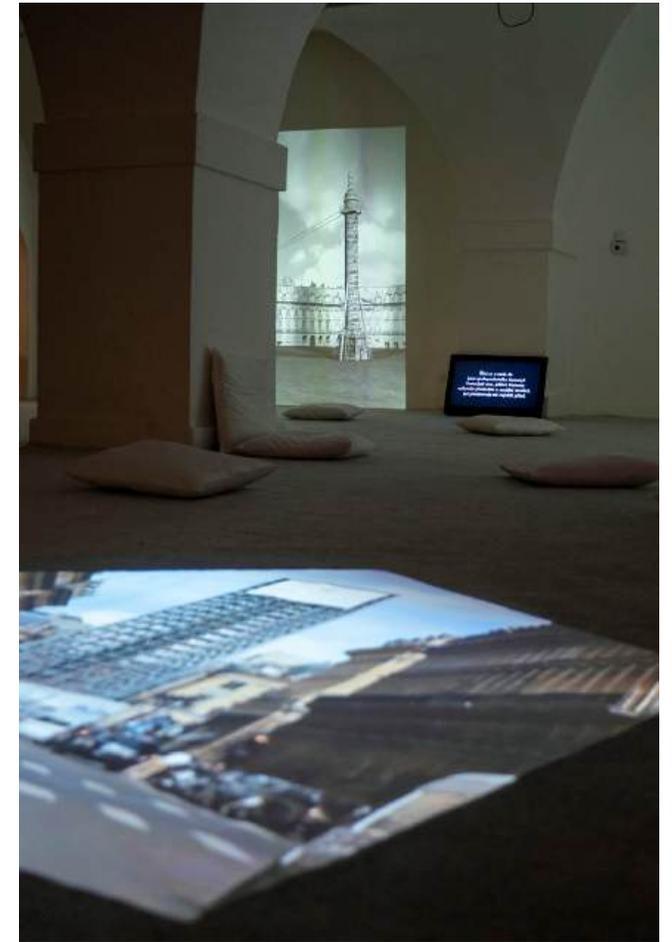
Vidéogramme



Vues d'exposition, Gampa Gallery



[LIEN EXTRAIT VIDEO](#)



Exposition à la Galerie Gampa (2019)

MONUMENT POUR SORCIÈRES

Vidéo (performé et réalisé par Catherine Radosa) 4K, 10'45", 2019->

Vidéo-projection nomade dans l'espace public, à l'échelle de l'architecture.

La 1ère projection sur l'invitation de Luxfer Gallery, Ceská Skalice, République Tchèque (30/04/2019), à l'occasion de la fête populaire de la nuit Walpurgis.

Autres projections : Centre culturel Tchèque à Paris (2021) ; Parc Kampa à Prague (30/04/2022).

La pièce voyagera, comme un **monument nomade**, pour apparaître dans différents endroits du monde, portant une mémoire et une actualité de la figure de sorcière.



En s'inscrivant dans l'espace public, sous la forme de la projection sur l'architecture, *Monument pour sorcières* propose une lecture sur plusieurs niveaux de la figure de la sorcière.

L'image vidéo projetée est un monument éphémère, une apparition furtive qui se glisse dans divers points de la ville, en particulier sur le site d'une fête populaire où brûle un simulacre de bûcher. Elle met en scène un personnage dont les attributs vestimentaires, capes, robes, servent de support à des images venues de toutes sortes d'archives — gravures du XIXe siècle, images de presse contemporaines, performances d'activistes, mais aussi éléments (eau, feu) et attributs— dans une forme de chorégraphie libératrice, de séquences, d'instant où le corps mis en scène s'adonne à un sabbat joueur, émancipateur, ironique mais très incarné.

Si elle est aujourd'hui revendiquée, non sans volonté de défi, par certaines activistes féministes, la figure de la sorcière demeure contradictoire, provocatrice, paradoxale. Elle n'est jamais innocente, tant elle est portée par une histoire qui n'a rien d'un conte de fée. Être désignée comme sorcière, c'est toujours être accusée. Et d'abord être accusée d'être femme. Au mieux, sous la charge d'une misogynie ordinaire, de la banalité du mépris du féminin. Mais aussi dans l'héritage criminel, parfois toujours actif : car on brûle encore de nos jours de prétendues sorcières, comme on l'a fait à l'échelle collective dans les siècles pas si lointains où les croyances servaient de prétexte à la domination masculine. Du féminicide de grande échelle dont l'Europe a été capable aux représentations carnavalesques, la chasse aux sorcières n'est jamais un jeu sans conséquences, ni les attributs de sa représentation gratuits.



Monument pour sorcières, projection nomade dans l'espace public à Ceska Skalice, Rép. Tchèque.



Monument pour sorcière, projection nomade dans l'espace public à Ceska Skalice, Rêp. Tchèque.

CLITO - ENQUÊTE ET RECONQUÊTE (MICROMONUMENT POUR LE CLITORIS)

- performance (30"), vidéo (15"), objets en tissu, dessins, aquarelles, animation (2019)

La proposition de la conférence performée « Clito - enquête et reconquête (micromonument pour le clitoris) » de l'artiste Catherine Radosa, qui montre sa vidéo « Motherland » (2019) dans l'exposition OSMOSCOSMOS, a pour point de départ un constat : le clitoris, bien qu'une moitié de la population humaine en soit dotée, est invisible, ou presque. Car il est l'objet d'un effacement, d'un déni de représentation, d'une invisibilisation méthodique. Là où le pénis et les formes phalliques s'imposent, s'assument, son autre féminin reste fantomatique, fait l'objet de méconnaissance, de diabolisation dans l'histoire, et encore largement aujourd'hui. Comment s'en étonner alors que les manuels scolaires l'ont fait totalement disparaître ? Que sa réapparition y soit récente et encore timide, en France en tout cas. Que même l'apprentissage de l'anatomie médicale lui accorde difficilement sa place.

Alors à quoi ressemble-t-il ? Où est-il ? Que fait-il ?

Catherine Radosa se propose de réactiver sa puissance symbolique et sensitive. Après le récit d'une enquête à la recherche du clitoris perdu (dans les manuels scolaires, les esprits, jusqu'à l'espace public), mais aussi ses apparitions, l'artiste expose quelques-unes de ses recherches et productions sur la représentation du clitoris et propose un mode d'emploi, une série d'actions, d'objets, de gestes à partager (pour tous les âges), afin de créer collectivement un micromonument pour le clitoris.



Performance « Clito - enquête et reconquête (micromonument pour le clitoris) » dans le cadre de l'exposition OSMOSCOSMOS (2019) au Centre photographique de Genève, sur l'invitation de Joerg Bader.

[Lien VIMEO de la captation de la performance \(mdp : radosa\).](#)

THE CROWN LETTER PROJECT (<http://crownproject.art/>)

- artiste membre, co-curatrice et co-coordinatrice du projet collaborative internationale pour la libre expression d'artistes femmes - crée par Natacha Nisic en avril 2020.

The Crown letter project a été exposé à BIENAL SUR (Cultural Center in Cordoba, Argentina ; MAPI, Montevideo, curatrice Diana Wechsler), à la FONDATION FIMINCO & PHOTO DAYS (curatrices Emmanuelle de l'Écotais et Camille Gajate, à l'INSTITUT FRANCAIS (Kyoto et Tokyo, Japon) et à Prague à la Galerie 35 et autres lieux et publications.

Il publie d'une manière hebdomadaire [en ligne](#).



LIBRE COURS, LIBRE CHOIX

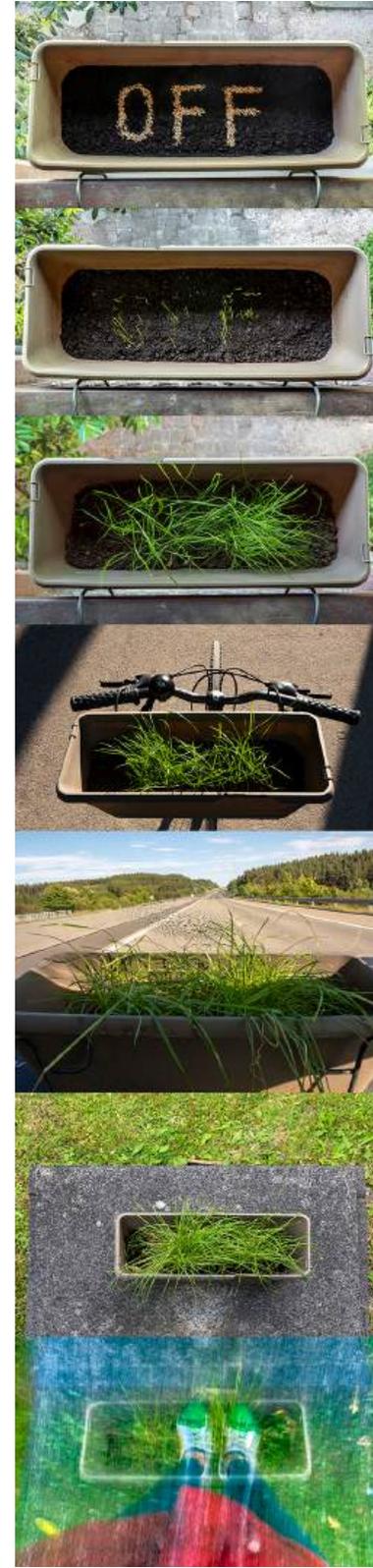
Date 2020 (tirage 2021),
dimension 120x90 contrecollé sur Dibond 2mm
avec un cadre interne en aluminium (3 éd.+2 e.a.).

Vue d'exposition dans l'espace public dans le
cadre du Hyperfestival (rue Rivoli, Jardin Villemin,
Paris).



OFF

Photographie 2020 (tirage 2021)
dimension 170x40 sur Dibond 2mm
avec un cadre interne en aluminium
(3 éd.+2 e.a.).



Vue de l'exposition "The Crown Letter" à la Fondation Fimenco (Romainville) dans le cadre de Photo Days.

WILL WE STILL WANT TO DANCE TOMORROW ? TALES FOR A FUTURE.

Exposition collective The Crown Letter, GALERIE 35, Institut français de Prague, République Tchèque, 2023

Curateurs de l'exposition et scénographie : Catherine Radosa / The Crown Letter

Artistes contributrices : Susan E. BARNET, Maithili BAVKAR, Anne BRUNSWIC, Adriana BUSTOS, Michelle DEIGNAN, Liza DIMBLEBY, Anne DUBOS, Cornelia EICHHORN, Dettie FLYNN, Claire-Jeanne JÉZÉQUEL, Kyoko KASUYA, Choi-Ahoi KYUNG-HWA, Saviya LOPES, Ruth MACLENNAN, Ana MENDES, Maricarmen MERINO, Aurelia MIHAI, Manuela MORGAINE, Neringa NAUJOKAITE, Natacha NISIC, Kasia OZGA, Sudha PADMAJA FRANCIS, Catherine RADOSA, Luise SCHRÖDER, Esther SHALEV-GERZ, Katja STUKE, Catalina SWINBURN, Valeria TRUBINA, Ivana VOLLARO, Emma WOFFENDEN.

Programme de courts-métrages réalisés par des artistes du collectif The Crown Letter au KINO 35 : Maithili BAVKAR, Michelle DEIGNAN, Kyoko KASUYA, Ruth MACLENNAN, Maricarmen MERINO, Aurelia MIHAI, Manuela MORGAINE, Natacha NISIC, Kasia OZGA, Sudha PADMAJA FRANCIS, Catherine RADOSA, Luise SCHRÖDER.





PIAZZA FANTASMA

Installation sonore dans l'espace public, Piazza Fiume, Sassari, Sardaigne, Italie.

Diffusion permanente en double stéréo avec variations de volume, IH12 en boucle, du 17/07 au 17/09 2014.

Organisé par l'Association Marco Magnani.

En près d'une heure et quart d'un montage sonore associant lectures, entretiens, extraits de bande son, musique, *Piazza Fantasma* produit un portrait de la place, un parcours entre un imaginaire italien nourri par le cinéma, par la fiction, par l'histoire et la mémoire du site lui-même. Pour les deux mois de la manifestation, passants et curieux entendront et s'ils s'y attendent écouteront un film sans image, des séquences où se croisent sons et voix — celles de Monica Vitti dans *Désert Rouge*, du Pasolini de *La Rabbia*, celle du Dostoïevski des *Mémoires écrits dans un souterrain* ou du Platon de *Allégorie de la Caverne*, mais aussi celles d'une spéléologue, d'un historien, d'anciens évoquant la seconde guerre mondiale.

La Piazza Fiume se parle, au travers de l'image entre-aperçue il y a quelques années : celle de cette galerie souterraine, creusée comme abri anti-aérien dans les années de guerre, ou peut-être plus ancienne — les versions divergent, mais la ville recèle un réseau de telles galeries —, galerie souterraine qui s'est trouvée effacée par la construction du parking.

Sous la surface d'une urbanité qui paraît aujourd'hui manquer, les mémoires mêlées forment des cercles et le parking lui-même, cathédrale presque invisible au piéton, résonne de souvenirs que le regard extérieur de l'artiste ramène à la surface, réveillant la profondeur d'une ville qui s'oublie, se rêve : *Piazza Fantasma*.

Texte entier de Christophe Domino joint à la fin du dossier.



PARLEZ-MOI D'AMOUR

Projet sonore évolutif et collaboratif (2015-2022)

Première édition réalisée dans le cadre de la TRIENNALE DE VENDÔME (mai-octobre 2015)

- Installation sonore stéréo de 42 ' en boucle, édition mensuelle d'une série d'images dans le journal locale Le Petit Vendômois

Seconde édition réalisée dans le cadre de l'Été culturel (2021-22) avec le soutien de la DRAC Centre-Val de Loire et du Ministère de la Culture, en collaboration avec Valimage et les enfants de l'Institution Anjorant Orléans (M.E.C.S.).

Mon projet de long terme *PARLEZ-MOI D'AMOUR* relève du portrait individuel et collectif co-construit dans le temps par les rencontres et les conversations avec le public jeune au sujet de l'amour et de la sexualité. Montage de témoignages, de paysages sonores, d'extraits musicaux et filmiques, recueillis dans différents contextes (rues, établissements scolaires centres et institutions sociales et culturels à Vendôme, à Paris, à Orléans) offre une image sonore, un imaginaire contemporain de l'amour et de la sexualité, ancré dans le réel comme dans la fiction. Il s'y confronte l'espace intime de la vie affective et l'espace public, y inclus ses aspects sociétaux, politique, juridiques.

Pour la Triennale de Vendôme, Catherine Radosa s'est immergée dans la réalité sociale de la ville en interrogeant des adolescents sur leur rapport à l'amour, à la sexualité et donc leur propre image. À partir de bandes sonores, elle a constitué une bande son spatialisée où les paroles se mêlent, se répondent, s'entrelacent, formant ainsi un portrait collectif avec, ici et là, des singularités étonnantes. En occupant une maison ouverte près d'un des bras du Loir, elle réaffirme combien ce lieu de passage, ce rendez-vous amoureux pour adolescents, cet espace d'échanges entre bandes, reste aussi un espace soudain habité par les traces des personnes qui y sont passées.

Damien Sausset



[LIEN EXTRAIT SONORE](#)

Texte d'Alexandre Castant joint à la fin du dossier.



Série de publications dans le journal local "Le petit Vendômois" parue durant toute la durée de l'exposition.

VEILLE

Exposition personnelle

(du 23 avril au 5 juin 2016, Église Saint-Étienne, Beaugency)
réalisée suite à la résidence de création Valimage.

- 4 vidéoprojections in situ :

Veille_Thermique (5 min. en boucle, dans le chœur de l'église)

Veille_Couchant (42 min. en boucle, latérale, transept droit)

Veille_Extinction (20 min. en boucle, latérale, transept gauche)

Veille_Flot (7 min. en boucle, zénithale, nef)

- Installation au sol vidéo et photos :

Veille_Géo-métries - vidéo sur écran plat horizontal (10 min. en boucle)

+ édition de 20 cartes postales (300 exemplaires chacune)

- Installation sonore in situ :

Veille (20 min. en boucle, stéréo spatialisé, transept gauche et droit)

Invitée par l'association Valimage pour un séjour en résidence de travail, d'échange et de création, Catherine Radosa s'est intéressée aux espaces de transition entre le bâti, les zones agricoles et la nature, aux zones d'extension de l'urbanisation, aux formes et usages contemporains de l'espace public d'une ville profondément marquée et dessinée par l'histoire et la topographie. À partir du contexte propre de Beaugency mais en touchant plus largement aux transformations de la condition de la ville contemporaine, son regard s'est attaché à la lumière, naturelle et artificielle, à l'énergie et leur inter-relation à partir de deux éléments : la proximité de la Centrale nucléaire, quelques kilomètres en aval dans le lit de la Loire et l'extinction totale de l'éclairage public dans la ville, chaque nuit à minuit.

L'exposition est inscrite dans l'architecture de caractère de l'église Saint-Étienne. Elle présente par projection d'images et de sons un ensemble de pièces, qui croisent les notions et déplient les perceptions de lumière, d'énergie, d'image, de point de vue, de temps et de lieu ; de tout ce qui relève de la production de l'espace — l'espace habité, partagé, public, protégé, surveillé, balisé, vécu, en devenir, en suspend. L'installation, conçue spécifiquement pour le site de l'exposition, s'appréhende comme un parcours sonore et visuel, plaçant le spectateur dans des situations de regard et d'écoute multiples, parmi les images projetées, au plafond, au sol, ou plus loin aux murs, ici en plein écran, là en multi-écran, mais aussi, mise à sa disposition pour de nouvelles circulations au-delà de l'exposition, l'image imprimée sous forme de carte postale.

Texte entier de Mathilde Roman joint à la fin du dossier.



Vue de l'exposition Veille, l'église Saint-Etienne, Beaugency.

VEILLE_COUCHANT

Vidéo HD 40" (2016)

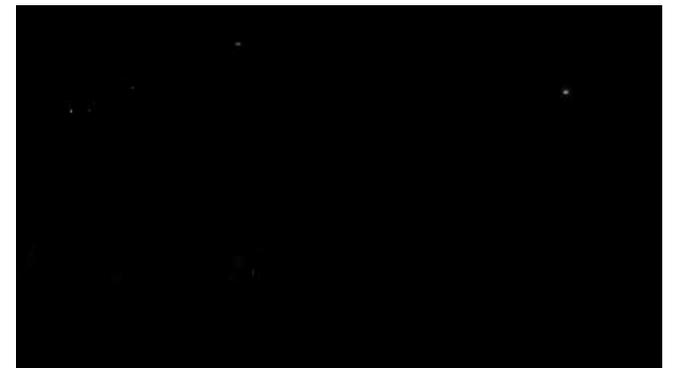
Différents points de vue centrés sur une centrale nucléaire, le paysage disparaît progressivement avec la lumière naturelle, au coucher du soleil. Chaque plan-séquence a été tournée un jour différent, pendant un mois. La vidéo se compose d'une 20taine de plans.



VEILLE_EXTINCTION

Vidéo HD 20", écran composé (2016)

Des rues désertes disparaissent dans la nuit avec l'extinction de la lumière des lampadaires. Un calme inquiétant s'installe. La caméra se situe entre une image cinématographique et une vue de caméra de surveillance.



DÉPLACEMENTS URBAINS

Vidéo (HD, couleur, muette, 9/16), 29'17" (en boucle), projection *in situ* sur l'architecture, Nuit Blanche 2012 au Générateur

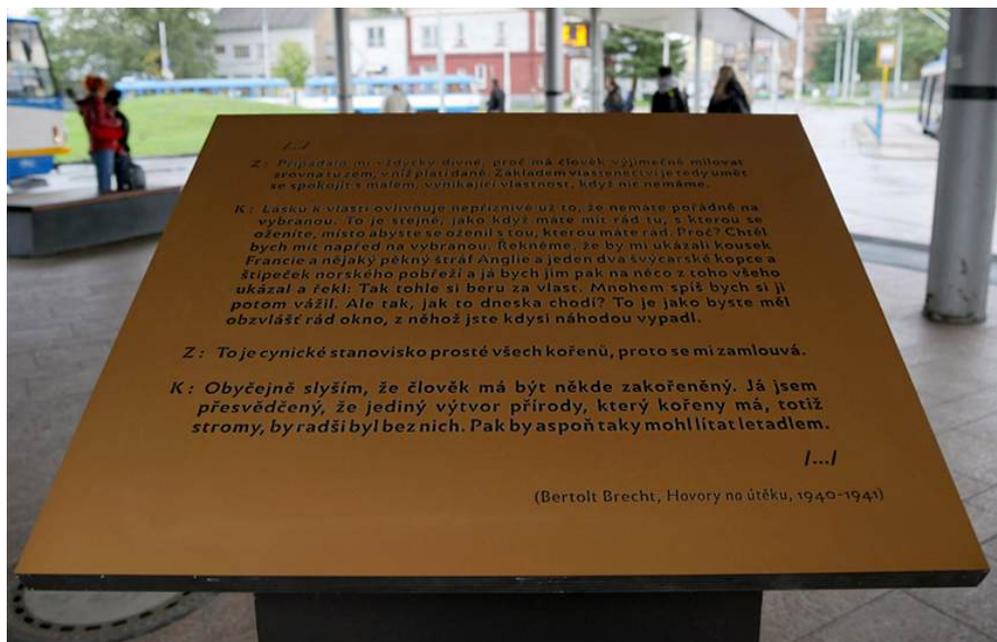
Déplacements Urbains est constitué d'une série d'actions-performances dans l'espace urbain. En différents temps et lieux, un personnage (joué par l'artiste) vient habiter singulièrement la rue et faire corps avec elle, entre happening, dérive urbaine et libre chorégraphie, sans s'interdire le jeu, le burlesque. La projection sur façade de ces performances filmées rend ces situations à l'espace commun, en jouant du décalage des temps, des lumières, des lieux.



DIALOGUE

Installation dans l'espace public, festival Kukacka (2017), gare centrale d'Ostrava, République tchèque (Acier inoxydable, bois, gravoply), 2017/2018.

Catherine Radosa élargit la typique mise-en-scène du parvis de la gare ferroviare d'Ostrava avec une paire de pupitres offrant des fragments de la pièce de *Dialogues d'exilés*. Bertold Brecht a situé l'histoire dans une gare où deux hommes, un physicien et un ouvrier, entrent en conversation pour passer le temps en attendant l'asile. Dans leur débat, ils couvrent tout, de la politique à la pornographie. Cependant, ce ne sont que quelques phrases qui figurent sur les pupitres. Le dialogue, commencé par les deux hommes, devrait être complété par des passants qui assument involontairement leurs rôles. La scène ainsi créée conduit à différentes manières d'évaluer la situation, de la contrainte au jeu ou à l'improvisation, aux rencontres, discussions et expressions libres, au sentiment de manipulation non désirée.



VOIX PROJETÉES

Double projection vidéo et son ; Moyen métrage HD (49'56"), 2013

Le projet a reçu le soutien de la DRAC Centre (aide individuelle à la création). Projection in situ a été présenté pendant les Journées Européennes du Patrimoine 2013, à Orléans (bâtiment du CRDP). Réalisé en collaboration avec La Maison de l'Architecture Centre et Grande Image Lab.

Jeanne D. se souvient : la Loire qui chariait les cadavres de chevaux, la bombe allemande dans le lit de ses grands-parents, l'Exode en vélo de la jeune fille qu'elle était. Entre archives de la Seconde guerre mondiale et paroles contemporaines, la Reconstruction d'Orléans se raconte par le croisement des voix et la confrontation des langages visuels. La ville d'aujourd'hui est dite par la mémoire de l'architecture, les documents photographiques et les réactions d'habitants sollicitées par la réalisatrice. En ouvrant un autre regard sur l'histoire, sur la façon de la rapprocher, de la raconter, le récit est produit par les glissements entre portrait situé, document, représentation subjective et collective constituant une trame narrative ouverte et fragmentée entre les temps et les points de vue.





Double projection son et vidéo *in situ*, Orléans.

DERRIÈRE LA LUMIÈRE

Vidéo HD, 31'48", 2012, son/couleur, mono bande, présentation en vidéo-projection (en français, sous-titres anglais).

En interrogeant la distance entre identité administrative et identité individuelle, *Derrière la lumière* dessine le portrait sensible de trois personnages, que l'on ne verra qu'à peine mais qui se disent. Les voix ont été enregistrées à divers moments, en côtoyant la communauté du collectif des personnes sans papiers à Paris (CSP 75). Dans l'échange, les uns et les autres (ici deux femmes et un homme) évoquent des sujets tels que le sentiment du temps, de l'espace et de la distance, le plaisir et l'image, questions qui ne renvoient pas directement à leur situation administrative mais bien plus à leur perception sensible du monde. Dans l'univers plus ou moins reconnaissable de la chambre noire du labo photo se révèle, sous lumière rouge, trois portraits en noir et blanc, en écho à la parole. L'image mentale de ces personnes se précise petit à petit, tandis que celle de leur présence "physique" flottante renvoie à la fragilité de leur visibilité.



Vidéogrammes



[LIEN EXTRAIT VIDEO](#)

RENCONTRES INTERNATIONALES PARIS/BERLIN/MADRID au PALAIS DE TOKYO (Paris)

INDEX

Vidéo et animation, 4' 44"

Nuit Blanche Paris 2011, sur l'invitation d'Alexia Fabre et de Frank Lamy.

Coproduction Nuit Blanche de Paris / Grande Image Lab / ETC.

(Paris, rue de Rome)

Les images sont faites à la rencontre des "flâneurs" des rues parisiennes, ceux précisément qui par un simple contrôle pourraient bien voir leur vie basculer, centre de rétention, expulsion... Des portraits souvent fragmentaires, flottants mais très présents par le regard, l'expression et la parole s'inscrivent sur les murs, s'adressent au spectateur et viennent hanter les maisons parisiennes, associée à ce signe fort de l'identité administrative, l'empreinte digitale.



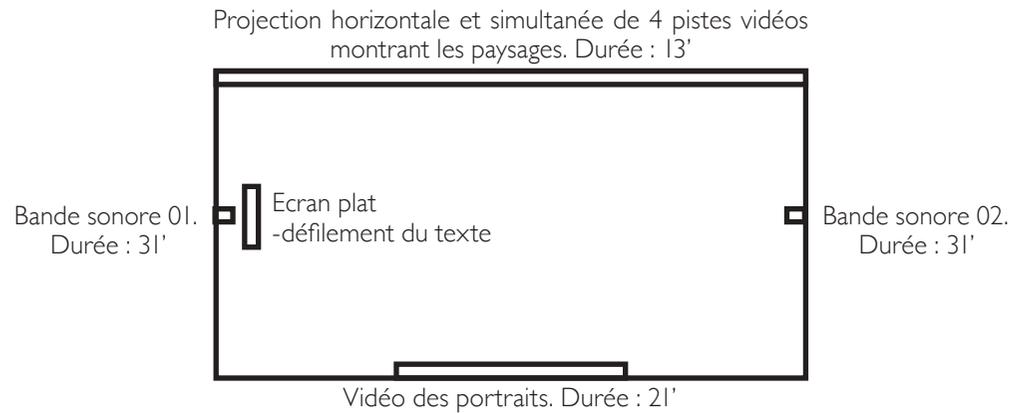
UNA(s) CIUDAD(es)

Multiprojection vidéo HD et son spatialisés, série de photographies argentiques, 2012.

Le dispositif de *Una(s) Ciudad(es)* place le spectateur à l'intérieur d'un univers sonore et visuel urbain. Il est constituée d'images projetées montrant des portraits filmés et frontaux des habitants de Lima (Pérou) en vis-à-vis de paysages de différents quartiers inscrits sur une même ligne d'horizon.

La partie sonore laisse entendre des voix qui témoignent de la situation socio-politique de Lima et de son histoire, des paysages sonores, des fragments musicaux. Sur un écran défilent des extraits de témoignages retranscrits et traduits en français.

[LIEN EXTRAIT VIDEO](#)







UNA(s) CIUDAD(es) Série de photographies argentiques (seize diptyques n/b, 16x24 cm chacune, tirages réalisés par Catherine Radosa)

TEXTES
(sélection)

Parution dans la revue *CULTURE & RECHERCHE*, *Création artistique et urgence écologique* - [télécharger](#)

CULTURE ET RECHERCHE MINISTÈRE DE LA CULTURE
N° 145 AUTUMNE-HIVER 2023



Création artistique et urgence écologique

Une éco-culture en commun

« Campagne de Paris, paysage triangulaire »

Un paysage disputé, un lieu de confrontation de visions de monde: le Triangle de Gonesse. C'est en 2017 que je m'y rends pour la première fois et que j'y fais mes premières images. Depuis, j'intègre et je vis ce paysage, j'y cultive ma présence, je fais du lieu mon atelier, mon école, un espace d'exposition, un lieu de tournage et de projection.

CATHERINE BARDIA
Artiste plasticienne et réalisatrice

Par l'imagination et les rencontres, par l'écrit, en filmant, en organisant des performances participatives, des actions de terrain, je m'attache à divers éléments, faits et personnages qui traversent ou habitent cette zone à différents moments. Le filme des personnes actives au sein du Collectif pour le Triangle de Gonesse (CPTG) dans sa défense des terres agricoles, dont Bernard et Michelle Loup, Aline, Laurence, Jeff, Jacqueline, Jean-Marc, Stéphane, les membres du projet alternatif Copération pour une agriculture agricole, rurale et métropolitaine d'avenir (CARMAY), et tant d'autres. Elles et ils deviennent les personnages de mon film, à travers un dialogue durable, ouvert, engagé, créatif. Un biotope hétérogène se constitue et résiste sur cet îlot encore organique. J'y sème des graines, j'observe la flore et la faune d'une saison à l'autre. Ce constitue un herbier de « plantes résistances ».

Le printemps s'écoule, le milieu des plantes résistantes change. Le chantier en plein champ impose ses énormes outils et moyens. Devant le manque de dialogue, prend forme une zone à défendre (ZAD), territoire balisé.

Au centre du Triangle, une tranchée est tracée, aussitôt bittonnée. Sur la plaine fertile s'érige une chaîne et d'anciens murets à géométriques composés d'une terre oxygénée morte. Pourtant, les chardons veillent, Bernard veille, de nombreux yeux veillent, humains et animaux. Puis, quand le mot d'écoterritoire apparaît dans le vocabulaire de l'État, la question s'impose : comment retourner le miroir ? En filmant, je pourrais compter les scarifications du paysage, les riles qui apparaissent progressivement sur les visages, mais aussi les années d'investivité et d'imaginaires politiques, écologiques, créatifs, constituant une culture permanente. En fin d'une chronique filmée, j'en propose une image, un miroir rétrospectif comme prospectif.

Les saisons changent, les charnis militants continuent à habiter ces sites, avec eux des ocellaires errants et des lamottes zébrées. Le dernier mot n'a pas été dit, le dernier chat n'a pas été chanté. ■

1. Catherine Bardia réalise actuellement des films et des images, des performances et des créations, sur des rencontres au printemps, souvent dans des lieux publics, en lien avec le territoire et la performance. Elle réalise les paysages. Ses actions, vidéos et créations participatives sont réalisées avec les habitants du Triangle de Gonesse de 2017 à 2023.

2. Le CPTG agit pour la sauvegarde de terres agricoles fertiles du Triangle de Gonesse depuis 2017. Le 1er juillet 2023, Bernard et Michelle Loup ont été élus députés par les habitants, ils ont engagé l'État de leur mandat.

3. Le CPTG agit pour la sauvegarde de terres agricoles fertiles du Triangle de Gonesse depuis 2017. Le 1er juillet 2023, Bernard et Michelle Loup ont été élus députés par les habitants, ils ont engagé l'État de leur mandat.

4. Bernard et Michelle Loup ont été élus députés par les habitants, ils ont engagé l'État de leur mandat.

5. Stéphane Bernard, chef de recherche au INRAE, Centre de recherche pour l'écologie (CIRAD), Laboratoire Systèmes d'Élevage (LSE), Université de Montpellier, France.

6. CARMAY, collectif d'agriculteurs et d'habitants du Triangle de Gonesse, France.

7. Auteurs du Bureau de Recherche, CARMAY propose un atelier agricole, festif et social organisé par les CPTG et les habitants du Triangle de Gonesse, France.

81 **CULTURE & RECHERCHE** • automne-hiver 2023 • Création artistique et urgence écologique

Une éco-culture en commun



Campagne de Paris, paysage triangulaire (Bernard Loup) Photographie réalisée lors de l'action participative sur le Triangle de Gonesse le 1er mai 2023. L'œuvre est une œuvre collective réalisée par les habitants du Triangle de Gonesse et les artistes.



Campagne de Paris, paysage triangulaire (Bernard Loup) Photographie et montage (2023).



Campagne de Paris, paysage triangulaire (Catherine Bardia). An audiovisuel réalisé avec les habitants du CPTG.



Campagne de Paris, paysage triangulaire (Bernard Loup) Photographie et montage (2023).

82 **CULTURE & RECHERCHE** • automne-hiver 2023 • Création artistique et urgence écologique



Invitée à accompagner durant une année le cycle curatorial « actes de langage », l'artiste et militante franco-tchèque Catherine Radosa a mené une recherche sensible et collaborative, investissant la localité de Montreuil.

Catherine Radosa travaille au cœur des territoires, explorant des lieux porteurs d'histoires passées et présentes, des lieux marqués par l'activisme politique ou leurs fonctions sociales essentielles : espaces publics, anciennes usines, terrains agricoles menacés, monuments historiques, ... Prenant corps dans la rencontre et l'immersion sur le temps long, son travail est celui du processus et de l'expérimentation collective. Catherine Radosa s'attache ainsi à donner la parole aux habitant.e.s des espaces avec lesquels elle travaille. Au travers des recherches de terrain, rencontres et actions qui composent ses œuvres, elle crée de nouveaux lieux de réflexion critique. Composant des archives vivantes à partir d'interventions publiques, de performances, de happening, d'images, de sons et de voix, elle explore collectivement les questions d'identités, de genre, du vivant ou des frontières.

Abordant le monde par l'expérimentation et la passation de paroles, elle se saisit du langage comme d'un outil collectif pour repenser le monde et crée des œuvres comme « témoins ».

Selon le dictionnaire de langue française « Larousse », il existe plusieurs définitions du mot témoin, dont nous ne retiendrons que deux :

- 1. Personne qui a vu ou entendu quelque chose, et qui peut éventuellement le certifier, le rapporter.
- 7. Œuvre ou artiste exprimant tel ou tel trait caractéristique d'une époque : Les écrivains témoins de leur temps.

Ce qui nous intéresse dans ce mot de « témoin »⁵⁶ c'est sa relation avec la réalité et la manière dont elle peut être enregistrée, documentée et préservée. C'est sa valeur liée à l'importance des récits. Dans le travail de Catherine Radosa, c'est ce que l'on pourrait appeler une « imagination radicale » pour penser « ce qui pourrait se passer ». Comment la pratique artistique peut-elle intervenir dans la « réalité » d'un lieu donné, avec ses situations spécifiques ? Comment peut-elle contribuer à la réappropriation de l'espace dit « public » ? Comment peut-elle à la fois témoigner et devenir un réceptacle des voix ?

Pour accompagner notre réflexion sur les actes de langage, nous avons ainsi invité Catherine Radosa à endosser ce rôle de « témoin » (et ses synonymes : auditeur.ice, spectateur.ice ou observateur.ice) et à réfléchir au contexte urbain et social qui entoure la Maison Populaire. Engagée dans cette pratique depuis plusieurs années, Catherine Radosa a développé une approche artistique très singulière, se déplaçant

entre images documentaires et fictions, interrogeant la relation la plus intime, la plus privée d'un individu à un collectif et à une politique de la liberté.

En 2013, Catherine Radosa entame le premier volet d'une future trilogie liée aux topographies urbaines et à leur nom. Explorant les fractures, histoires et représentations collectives des mots « égalité », « liberté » et « fraternité », cette trilogie se compose d'une série de performances filmées, de rencontres et de situations collectives dans l'espace public. Dans la première, intitulée *Rues de l'égalité* (2013), l'artiste transportait sur son vélo une grande banderole reproduisant une photographie de la plaque de la rue parisienne de l'égalité. Avec *Rues de la liberté* (2017-2018), elle reprend le principe de cette action à Nice. Déambulant de nuit entre la rue et le pont de la liberté, elle projette sur la ville l'image de la plaque portant ce mot.

Depuis le début de l'année 2023, Catherine Radosa développe sa démarche d'artiste-sociologue-témoin à Montreuil et envisage de clore cette trilogie avec *Rues de la Fraternité* : installation sonore et visuelle et action collective réalisées le 3 juin lors de la Nuit Blanche 2023 sur la place de la Fraternité et film diffusé au Cinéma le Méliès le 27 novembre 2023.

En lien avec les habitant.e.s, les structures associatives et la topographie du territoire de Montreuil, *Rues de la Fraternité* propose de déployer, d'interroger, de s'approprier, d'actualiser, de mettre en mouvement le mot « fraternité ». Dans une approche profondément féministe, politique, située et collective, ce projet constitue le résultat sonore et visuel des recherches, entretiens, réflexions de l'artiste. Catherine Radosa y déploie une polyphonie de paroles et de voix : les témoignages de dix-sept femmes montreuilloises (activistes, artistes, historiennes, juristes, lycéennes, habitantes) interrogeant les représentations et les alternatives au terme symbolique et généré « fraternité ».

Avec les voix de Roselyne Rollier, Salika Diarra, Mbassa Sissoko de la Maison des femmes de Montreuil ; Anne Brunswic, écrivaine et Gaëtane Lamarche-Vadel, essayiste, membres de la CIMADE ; Sophie Wahnich, historienne spécialiste de la Révolution française ; Élisabeth Pelsez, magistrate ; Bani Khoshnoudi, cinéaste et plasticienne ; Samiate, Rania, Elisha, Alexiane, Léa, Kayliah, lycéennes du Lycée Jean-Jaurès à Montreuil ; V., membre des Colleur.euse.s de Montreuil ; Sophie Jankowski, fondatrice des Murs à Fleurs à Montreuil ; Sélène D.

Mathilde Roman, critique d'art et commissaire d'exposition.

Texte sur l'exposition personnelle *Veille*.

Catherine Radosa. Voir en deça.

Inviter un artiste à porter un regard sur Beaugency : le cadre très ouvert de la résidence s'inscrit dans une approche contextuelle de l'art, où l'oeuvre est liée à une rencontre avec un lieu, un moment, une population. Le processus créatif se produit à partir des réalités découvertes in situ, des objets et des images dont le potentiel poétique est souvent aussi traversé de questions sociales et politiques. C'est de cette manière dont travaille Catherine Radosa, inscrivant son oeuvre dans l'espace public en tant que possible espace du commun. C'est là qu'elle réalise des actions performatives, projette des images à même l'architecture, propose des situations participatives. Avec retenue, elle insère l'intime dans le collectif, entrouvre les mémoires et recherche les aspérités enfouies sous une urbanité lissée.

Dans son désir de rencontrer des territoires, des histoires collectives et individuelles, elle a vite été marquée à Beaugency par le peu d'activité visible de l'espace public. La tranquillité des lieux l'a pourtant encouragée à ne pas interrompre le rythme d'un fonctionnement urbain très emblématique d'une époque. Puisque le hasard des dérives ne l'a pas amenée vers la rencontre avec les habitants, Catherine Radosa a imaginé d'autres stratégies de la vision pour voir en deça. Pourtant il s'agit moins de chercher à révéler le sens caché d'une ville que d'offrir des expériences autoréflexives du regard. Qu'est-ce qui nous est donné à voir d'un environnement ? Comment le banal des vies quotidiennes est-il construit par des rythmes et des parti-pris collectifs ? La subjectivité du regard est sans cesse interrogée par ce qui la prédéfinit.

Lorsque le spectateur se penche pour voir les projections sur le plafond de la nef, il découvre des images filmées depuis un avion, substituant au mouvement ascendant des représentations religieuses un regard plongeant. Les vidéos de la Loire sont surexposées, troublant les repères visuels. L'abstraction efface l'unité du paysage, transforme l'écoulement de l'eau en matière picturale d'où surgissent par moments les formes identifiables des arbres. Dans une posture inconfortable, le visiteur voit sa relation au monde mise en abîme, pris dans un mouvement assez hypnotique qui lui donne à voir son propre état flottant pris dans ses déplacements incessants. L'inversion des perspectives se retrouve dans la projection au sol, où la tour César cadre un morceau du ciel qui devient là encore un puit sans fond piégeant aisément le regard par l'attrait de sa composition géométrique où des vols d'oiseaux tracent des dessins éphémères. Très contemplatives et introspectives, les vidéos se saisissent du réel pour en explorer les potentialités méditatives, lâchant prise pour une fois avec les questionnements socio-politiques. Les seuls corps inscrits dans les images l'ont été à travers la chaleur qu'ils ont produit. Catherine Radosa a filmé avec des caméras thermiques lors d'un marathon dans Beaugency, produisant des formes incandescentes insaisissables, non maîtrisées, mémoire abstraite de la présence humaine qui partout ailleurs est maintenue hors champ.

Plus loin des vues urbaines à la nuit tombée, en plan fixe, laissent au regard le temps de lire les indices qui les parsèment. Certains sont discrets, comme les signalétiques, tandis que d'autres sont au contraire très chargés, comme les tours de refroidissement de la centrale nucléaire qui s'imposent dans toute leur force esthétique et symbolique. Le charme nocturne de ces paysages bascule abruptement à minuit, lorsque l'éclairage public s'éteint. L'écran noir ne l'est pourtant pas totalement, se peuplant de formes et de traces de vie une fois l'effet de rupture dépassé. Le montage associant quatre projections permet de regarder ensemble plusieurs paysages filmés selon le même protocole, offrant l'expérience étrange d'un effacement des repères du visible. Dans l'obscurité seulement traversée par quelques rares phares de voiture, le vent et le souffle de l'artiste occupent à eux seuls l'image, chargée de présence sans qu'une technicité particulière ne soit nécessaire pour la révéler. Les traînées thermiques des corps ouvraient le régime du dissemblable, effaçant les identités, offrant d'autres empreintes du vivant. De même, la récente décision politique d'éteindre l'éclairage public rend possible un tout autre rapport à un espace urbain conçu pour être traversé, surveillé, maîtrisé, et qui devient bien souvent impossible à habiter. Dans *Veille*, le spectateur n'est pas invité à reconnaître ses lieux habituels mais à dériver dans des images le projetant dans l'imaginaire d'un corps sentant. Depuis cet état d'éveil des sens, de renversement de la vision et d'éclatement des perspectives, le territoire représenté n'est plus celui d'un ville en particulier, ouvrant sur une expérience poétique de l'urbanité.

Alexandre Castant, essayiste & critique d'art

Texte paru dans LA REVUE LAURA, dossier critique de la Triennale de Vendôme

Par le son, l'image et la performance, Catherine Radosa intervient dans l'espace urbain. Elle s'empare de la ville, son architecture, ses habitants, son histoire, pour nous signifier un élément issu d'une mémoire collective. Ainsi, à Paris, elle demande aux passants : « À quoi pensez-vous ? ». Les témoignages sont transcrits puis restitués. Toujours à Paris, elle circule à vélo munie d'un drapeau sur lequel est reproduit l'image d'une plaque de rue : la rue de l'Égalité. À Sassari, en Sardaigne, elle installe une bande sonore sous une grille. Du sol, jaillissent des extraits de films, des entretiens enregistrés, des lectures de documents ou encore des musiques. Les fragments forment une histoire, celle de la piazza Fiume, que les passants traversent quotidiennement. À Vendôme, l'artiste mène une réflexion sur l'amour et la sexualité. Dans une maisonpassage près du Manège Rochambeau, une installation sonore restitue les témoignages récoltés à Vendôme et à Paris : « Aimez-vous ? Y a-t-il des normes ? Des tabous ? Changent-ils selon les générations ? Tous les amours sont-ils possibles ? » Dans le Petit Vendômois, le journal local, l'artiste publie une annonce amoureuse revisitée. Elle invite les lecteurs à engager un échange épistolaire. Dans le Manège, elle présentera des images liées au célèbre pouce levé de Facebook. Le pouce signifie « j'aime », l'artiste interroge son statut et sa signification. L'amour est ainsi envisagé de manière plurielle : personnelle et collective.

Christophe Domino, critique et théoricien d'art, commissaire d'exposition, auteur, chercheur.

Texte sur *Piazza Fantasma*, l'installation sonore *in situ* dans l'espace public, Piazza Fiume, Sassari, Sardaigne, 2014.

Piazza Fiume, Piazza Fantasma
la place ventriloque de Catherine Radosa

Les villes, et plus encore les villes anciennes comme Sassari, s'offrent à l'archéologie, même malgré elles, tant elles se sont faites de recouvrements, d'enfouissement, mais aussi d'affleurement et de signes de vie. Sur la Piazza Fiume dans le centre historique de Sassari, où elle est invitée à proposer une œuvre publique, Catherine Radosa, avec une pièce exclusivement sonore, fait se glisser dans le temps présent les sensations venues d'autres moments et d'autres lieux, et restitue au site sa densité de vécu et d'imaginaire. Souvent dans son travail, qu'il s'agisse d'images imprimées ou projetées, de séquences filmées, d'installations sonores ou d'actions participatives, Catherine Radosa conduit le spectateur vers ce pli, entre présence instantanée et profondeur du temps.

Sa propre méthode archéologique repose sur les lieux, les sites, les rencontres, et prends corps dans toutes formes de récits, issus du souvenir de témoins, du savoir des praticiens, mais aussi sur les entrelacs et méandres de nos mémoires culturelles partagées, littéraire, musicale, cinématographique. Et elle se nourrit de l'écoute : la sienne, donnant corps par ses gestes à une part d'invisibilité qui se cristallise peu à peu ; et celle de chaque spectateur, par son attention sollicitée, invitée. Ainsi l'artiste prolonge-t-elle à sa manière, en déplaçant vers les usages et pratiques de l'art, le rêve exprimé par Michel Foucault d'une « science - je dis bien une science - qui aurait pour objet ces espaces différents, ces autres lieux, ces contestations mythiques et réelles de l'espace où nous vivons », qu'il nomme alors de ce mot si souvent repris depuis d'hétérotopie.

Aussi, pour Catherine Radosa, l'intervention à Sassari consiste d'abord en un exercice d'enquête, qui associe documentation et fiction. La Piazza Fiume aujourd'hui est un espace ouvert, vide : une dalle de pierre claire, fraîchement rénovée, qui forme un vaste pan incliné. Quelques arbustes, des bancs. En son centre se découpe la trame d'une grande grille métallique, par laquelle le regard du curieux découvre le profond puits d'aération d'un grand parking automobile. Autour, les immeubles s'étagent, habités mais muets ; des devantures commerciales. En contrebas, l'ancien hôpital et sa forte façade néo-classique est devenu une bibliothèque universitaire. C'est un espace qu'aujourd'hui l'on traverse, sans s'attarder.

Mais pendant l'été 2014, pourtant, jour et nuit, la Piazza Fiume s'est mise à parler au travers des grilles du parking, avec un dispositif sonore invisible, sous la surface du sol. De jour comme de nuit, les passants ont croisé sur leur chemin des bribes, des séquences d'un montage sonore qui associe lectures, entretiens, extraits de bande son de films, musique. Ainsi l'artiste trace un portrait de la place, un parcours entre un imaginaire italien nourri par la littérature, par le cinéma comme par l'histoire du site lui-même. Fait de cette présence à la fois affirmée et flottante puisqu'elle demeure dans sa matérialité invisible et fugitive du sonore, l'œuvre est une sorte de film sans image : il consiste en cette bande-son nourrie et de la vision du lieu lui-même comme seule image, aux côtés de celles, mentales celles-là, qui passent par l'oreille.

La Piazza Fiume se parle, au travers de l'indice aperçu, il y a quelques années par des curieux : l'entrée d'une galerie souterraine mise à jour au cours d'un important chantier. Utilisée dit-on comme abri anti-aérien dans les années de guerre — et sans doute plus ancienne encore, la galerie s'est trouvée effacée par la construction du parking, quatre étages d'une cathédrale fonctionnelle enfouie, à l'architecture précise mais presque invisible au piéton. Pourtant, sous la surface, les mémoires mêlées forment des cercles : le parking lui-même résonne, réveillant la profondeur d'une ville qui s'oublie, se rêve : Piazza Fantasma, selon le mot de l'un des interlocuteurs rencontrés par l'artiste au cours de son séjour de recherche et de montage, pendant la préparation de la pièce.

La Piazza Fiume se fait ventriloque et dispense son double parlé, tout au long de la journée. La nuit, elle semble s'adresser à chacun des passants. La séance est permanente. Le jour, la pièce n'est parfois qu'une rumeur, qui demande que l'on s'approche d'elle. À d'autres moments, elle résonne dans tout l'espace. Des bruits, des notes, des mots, des voix : ainsi celle de Monica Vitti dans *Désert Rouge*, celle du Dostoïevski des *Carnets du sous-sol* ou ceux de Platon développant le mythe de la Caverne. Mais aussi les voix d'une spéléologue sassarese, d'un historien bon connaisseur de la vie du lieu et des bandes de jeunes qui se la disputaient, celles de femmes et d'hommes âgés évoquant la seconde guerre mondiale telle qu'ils en ont gardé le souvenir. Soudain, la Piazza se prend pour une scène d'opéra, et les voix du pologue de Pagliacci traversent l'espace : la vie sur scène n'est-elle pas plus vraie que la vraie ? Plus loin, Une conversation entre un Italien et une française tirée d'un film de Jean-Luc Godard questionne la vérité de l'image. Une lettre de Gramsci à sa mère croise le propos d'un vieux sassarese ; un historien retrace des moments de la vie et des activités dont la place a été le théâtre. Les bruits de guerre, anciennes et peut-être à venir, affleurent. Se non si grida «Viva la libertà ! » ridendo, non si grida Viva la libertà ! ». Se non si grida «Viva la libertà ! » con amore, non si grida Viva la libertà ! », lance Pasolini avec énergie et exigence vitale, dans *La Rabbia*. Un refrain rock prend à contre-pied la tragédie de l'histoire, et la spéléologue raconte l'expédition dans le souterrain dévoilé par le chantier. Les voix mêlées, les langues croisées font résonner, dans le vide apparent de la place mais aussi dans cet espace suspendu du parking, des phrases et des sonorités qui éveillent une présence, une histoire, mais aussi l'attention au présent et au devenir.

Ainsi Catherine Radosa occupe pleinement la Piazza Fiume pour mieux la rendre au passant, en y apportant en partage des éclats de vie qui disent sous la surface, selon une idée qu'elle entretient œuvre après œuvre dans ses travaux au travers de contextes habités, d'un art ancré dans le monde. Un engagement d'autant entier qu'il est porté par le regard que développent avec une grande acuité ceux qui, comme elle, viennent d'ailleurs, toujours et où qu'ils soient, ceux qui voyagent dans les langues (pour elle, le tchèque, le Français mais aussi l'Italien de la rue et du cinéma comme dans des œuvres plus anciennes l'Espagnol) et les espaces vécus : c'est pour ce regard qu'elle est conviée à Sassari, quand la ville comme un organisme vivant cherche encore à se penser, à conjuguer au présent sa propre archéologie.

Et le passant, juste en passant, touché par l'écho de l'œuvre sonore, suit, pour quelques minutes ou pour plus d'une heure, ce chemin dans une ville invisible mais bien réelle, de vie, de chants, de cris, de jeux, d'images. Et peut-être gardera-t-il dans sa propre mémoire l'écho partagé de sa propre Piazza Fantasma.

Christophe Domino
commissaire dans le cadre de Destinazione piazza,
Produit avec l'Association Marco Magnani et la Ville de Sassari

Simona Dvorak, curator

Elena Sorokina, curator & art historian

[TRIGGER Magazine](#)

Waves of Care (excerpt)

The purpose of this article is to situate the notion of 'care' within The Crown Letter and establish a dialogue between two initiatives that were born during the first lockdown in Paris: The Crown Letter and the Initiative for Practices and Visions of Radical Care. Both were created by women who gathered around the notion of 'care', understood as a collective process of learning new paradigms and unlearning dominant ones. Within both these initiatives, care is understood as a process of cultivating responsibility, of paying attention to spaces that lack security. This care emphasizes, as hospitality, sharing, kindness, and listening – among other values – that are needed now more than ever in this current health emergency underpinned by global inequality, racism, sexism, and a rise in fascism. The dire context gave rise to these gatherings of people, all sharing the same sense of urgency to deploy and reinvent 'care' for COVID times and beyond.

The Crown Letter was born out of the need to preserve the production and dissemination of women's art at a time when their lives, their networks, and the visibility of their work has been severely disrupted. Through virtual salons with group members and weekly online exhibitions of new artwork, published every Tuesday on the group's website since the early stages of lockdown in 2019, the women have created another form of a community or family, a refuge from the different levels of predicament each was experiencing at that time. Now, with a global network of nearly forty-five artists, The Crown Letter website holds a significant archive of women's art across boundaries.

The Initiative for Visions and Practices of Radical Care was inspired by thinking about the crisis by Elísio Macamo, Professor of African Studies at the University of Basel in Switzerland. He wrote, 'COVID-19 is a cruel reminder that crisis is us. As we brace up to look the pandemic in the eye, we would be well advised not to forget what our normal is, namely crisis. History has taught us that you do not master a crisis by setting the return to normality as your goal. You master a crisis by enabling yourself to act whatever the circumstances.'

Catherine Radosa, an activist artist based in Paris, mixes poetic and militant moments of resistance and struggle. Her works question democracy in the presence of 'liberty' within public space and the public sphere. This includes natural and agrarian spaces and the related contemporary context of their deterioration, as well as our restricted access to nature, particularly for French urban inhabitants during lockdown. Her short video *Alivio* (Crown Letter, week 36, 12 – 19 January 2021) is a celebration of women's intimacy and sexuality, using a motif of flow with fountains as symbols of liquidity, source, and transparency. The video is also a poetic reaction to events of 2020, referring to the *Strajk Kobiet* (women's strike) against a conservative Polish government that wants to ban and penalise abortion and the 'green scarf' movement campaigning for abortion rights in Chile and Argentina. The Argentine Senate finally legalized abortion up to fourteen weeks of pregnancy. This decision is the culmination of a long battle marked by the rejection in 2018 of the pro-abortion bill.

Filmed in the Vosges in eastern France, *Alivio* was made at a time when the French government was tightly regulating the movement of people as part of COVID-19 restrictions. Featuring a fountain whose form is reminiscent of female genitalia, the video opens up multiple political questions about the female body, including the limits of women's control over their own bodies, access to abortion, and the continued persistence of taboos around female pleasure. Significantly, *Alivio* was created and published during a time of shared happiness, specifically with the Argentine artists of The Crown Letter, as the right to an abortion in Argentina was finally made law on 14 January 2021. Within the limpid water jet of the *Alivio* fountain, there is an apparition of the crowds from Argentina's green scarf movement, surrounded by the mountain flora and radiating joy.

Catalogues des expositions collectives au Centre de la photographie Genève

- 2019, Osmoscocos, Commissariat : Joerg Bader

- 2015, Caméra (auto)contrôle, Commissariat : Joerg Bader

